# ADRESSE AU ROI.

# ADRESSE A LA REINE.

# ADRESSE AU PRINCE DE CONDÉ.

# OBSERVATION à M. DUVEYRIER, ſur ſa fameuſe Ambaſſade.

*Par Madame* DE GOUGES.

SIRE,

Les malheurs de la France sont portés à un ſi haut degré, que se taire en pareille circonstance me paroît un crime. Je me suis imposé le devoir de vous dire la vérité depuis long-temps ; pourriez-vous y être indifférent, sur-tout dans un moment où votre couronne semble vaciller.

Votre Ambassadeur est de retour sans avoir pu remplir son ambassade ; quelle étoit sa mission ? Je l'ignore, tout le monde l'ignore, & M. Duveyrier l'ignore aussi. Le vertige est parfait ; c'est le dernier accès de la fièvre contre-révolutionnaire, & cette fièvre destructive a-t-elle pu vous gagner ? Vous la repousserez, Sire, quand vous serez convaincu que jamais aucun peuple ne donna des preuves

d'amour, de constance pour son Roi, dans ce bouleversement général d'opinions ; vous-même, Sire, auriez-vous pu vous attendre, après l'avoir abandonné, après avoir armé par votre départ factions contre factions, de retrouver ce peuple tranquille, modéré sur tous vos passages ?

Sire, il est temps de voir par vos yeux, il est temps que vous n'écoutiez que la voix de votre coeur, il est temps encore de régner sur des hommes libres ; mais, Sire, il ne faut plus vous le dissimuler, il ne vous reste qu'un moment pour reprendre tous vos droits, il ne vous reste qu'un moment pour les perdre à jamais ; ce moment est celui où vos frères, votre famille entière, les mécontens prendront les armes contre leur Patrie, se réuniront avec les étrangers pour attaquer de toutes parts leurs foyers ; quel horrible complot ! quelle affreuse tentative ! la nature souffre & la raison s'indigne. Livrer aux flammes, au pillage son pays, ses parens, ses amis ; & quel est cet important intérêt qui peut les exciter encore ? Des chimères, de vains préjugés faits pour des ames rétrécies & des esprits médiocres. D'autres temps, d'autres moeurs, le siècle de la philosophie, de la raison, du souverain empire de la Nature est arrivé enfin jusqu'à nous ; une poignée d'hommes tenteroit vainement de renverser à-la-fois l'ouvrage du ciel & de la terre.

S'obstiner contre leurs sages décrets, c'est se perdre soi-même, & vous perdre aussi, Sire, il est temps de ne plus rien vous taire ; la majeure partie des Français redoute les tyrans ; & pour ne pas tomber sous les fers, ils désirent peut-être intérieurement la répu-

blique : ah, Sire ! il dépend de vous seul de sauver votre peuple, & d'apprendre à l'Univers qu'un bon Roi est un présent du ciel ; il dépend de vous de vous faire adorer de nouveau, l'effort n'est pas pénible.

Ah, Sire ! rappelez-vous les temps heureux pour vous seul, où votre peuple, accablé sous le fardeau des chaînes & de la misère, oublioit à votre aspect ses peines & sa captivité ; ce peuple enthousiaste, idolâtre, voloit sur votre passage, & par ces cris d'allégresse, il sembloit vouloir vous dérober l'affreux image de ses souffrances.

Vous n'avez besoin, Sire, que de porter les yeux sur le passé & sur le présent, pour trouver dans votre ame le moyen favorable qui peut vous réconcilier de nouveau tous les coeurs.

J'ai pu vous faire apercevoir les travers d'un gouvernement vicieux, dans un temps où l'écrivain sans reproches trouvoit dans le fond d'un cachot la récompense de ses vertus civiques, & où l'espérance de produire le bien s'évanouissoit avec le jour.

Dans ce temps, Sire, vous avez lu mes écrits, votre coeur en fut ému, & je n'ai pas perdu ma liberté ; dans cette époque où chaque individu soumis à la loi peut jouir de la sienne, & donner ses idées en faveur de son pays, puis-je me taire & vous cacher, Sire, ce qu'il vous est le plus important de savoir & de prévoir ; je vous avertirai encore ; oui, Sire, j'aurai ce noble courage ! je ferai parler la vérité, je n'ai d'autre talent, d'autre mérite ; je vais la faire parler : puisse cette sévère vérité, détourner les maux que je prévois pour mon Roi & pour ma Patrie !

Depuis deux ans, vous n'ignorez pas, Sire, que toutes les finances sortent de votre royaume; le numéraire, ce numéraire prodigieux est totalement disparu; il augmente la circulation chez l'étranger, & nos propres finances font fleurir chez lui le commerce, les arts, & tout est anéanti en France. Le tableau n'est pas assez effrayant, on nous menace encore d'une guerre avec toutes les Puissances; & pour qui? pour vous, Sire; & par qui cette guerre suscitée? par vos frères, vos parens! frémissez, Sire, il est temps de frémir pour vous, pour votre peuple! Sur quel peuple voulez-vous donc régner? sur des pyramides de cadavres de vos propres sujets, sur des monceaux de cendre!

Roi sans peuple, vous n'accepteriez le secours des Puissances étrangères que pour voir dévaster vos Etats! chacune déja se réserve de prendre la province qui peut lui convenir. Voilà, Sire, voilà les généreux secours qu'on vous promet, & vous pourriez vous livrer vous-même dans les mains de vos usurpateurs! Plus d'un gouvernement, Sire, vous offre cet exemple; ce sont les principes de la politique, *grande maxime des tyrans; vrai Machiavélisme.*

Les fugitifs ont accablé leur Patrie, en accaparant toutes nos finances, ils ont agi contre eux-mêmes, ils ont alimenté, renforcé nos ennemis; quelle est leur espérance, & quel affreux désespoir!

Ah, Sire! je dois me taire sans doute sur votre dernière démarche, & remettre sous vos yeux les vertus de votre aïeul Henri IV, surtout sa bonne politique. Loin de livrer ses finances à l'étranger, loin de prendre son

peuple par la famine, il avoit grand soin de le faire approvisionner, il vouloit régner sur des coeurs, & non sur des esclaves : voilà la véritable politique des Rois ; cependant on lui refusoit la couronne ; & vous, Sire, vous abandonnez la vôtre dans un moment de parti ; malgré vous votre peuple vous l'a conservée : quel exemple pour les Rois ! qu'ils apprennent donc qu'ils n'ont pas de plus redoutables défenseurs que leurs sujets !

Ce généreux procédé, qui sera éternellement admiré de tout l'Univers, ne doit-il pas confondre nos ennemis, & ramener nos émigrans, pénétrés d'une nouvelle confiance ? Quelles seroient donc leurs espérances, s'ils se laissoient encore entraîner par une aveugle rage ?

Vous êtes responsable, Sire, de leurs tentatives ; si vos sujets sont égorgés par vos propres sujets, que ferez-vous, que deviendrez-vous ? plus de Gardes nationales pour vous défendre, plus de Général pour les commander, chacun n'écoutera que son propre mouvemeuf, tous ne verront dans leur Roi que leur plus cruel ennemi ; votre femme, vos enfans..... Grand Dieu ! détourne cet horrible présage, & rends à notre Monarque ses vertus, ses principes, que les ennemis de la Patrie ont égaré un moment !

Oui, Sire, il est encore temps de tout réparer ; le bonheur de votre peuple & l'héritage des Rois de France, sont encore dans vos mains : un manifeste solennel de votre part va réunir toutes les opinions, faire rentrer les émigrans et le numéraire en France, & raffermir sur votre tête votre couronne chancelante.

Aux yeux de l'univers, vous êtes dans ce

moment le dernier roi de la terre ; devenez le premier monarque du monde, vous pouvez l'ambitionner, votre désir sera accompli.

Portez la paix dans le sein de votre grande famille, vous donnerez des lois à toutes les puissances de la terre, et vous serez éternellement le modèle des Rois. Déclarez fiérement, déclarez à l'étranger que votre peuple vous est cher, & qu'il vous a donné la preuve la plus mémorable, qu'un Roi dans son royaume n'a pas d'appui plus sûr que ses sujets : tous surveillent à votre conservation, et déja plusieurs victimes ont servi d'offrande à cette surveillance. Vous avez appris dans votre voyage, qu'un peuple libre étoit toujours grand, et qu'il ne se laissoit pas corrompre. Je mets hors de ce peuple généreux, ces vils corrupteurs, ces chefs de faction ; on les compte, et le mépris général repousse déja de la société cette horde confuse.

Mais, Sire, vous n'avez pas un moment à perdre : vous devez dépêcher des couriers vers les puissances étrangères, vers vos parens, et leur déclarer solennellement, j'ose encore vous le répéter, que vous embrassez la cause de la patrie, et que toute hostilité de la part des étrangers et des émigrans, est une preuve certaine qu'ils sont vos ennemis, que vous ne les considérerez plus que comme vos adversaires, & que vous ordonnez, comme Roi des François, à vos frères, à tous vos parens, de rentrer daus le sein de leur famille, et de venir jouir en paix du fruit du nouveau régime.

Rendez, Sire, rendez cette volonté publique, et bientôt vous entendrez ces cris d'allégresse qui, depuis long-temps, n'ont frappé votre oreille, et vous verrez de nouveau un peuple entier adorer vos vertus.

# ADRESSE
## A LA REINE.

MADAME,

Vous ne pouvez vous dissimuler que vous n'êtes plus la même aux yeux du peuple françois ; le peuple, accablé depuis long-temps, & sans doute trop aigri, vous accuse de tous ses maux. Reine et mère, pourriez-vous être l'ennemie jurée de vos propres sujets ? non, je ne puis le croire. Jeune & sans expérience, vous fûtes long-temps trompée par de vils flatteurs, dont l'intérêt particulier étoit d'éloigner de vos regards le tableau effrayant de la France : les perfides avoient grand soin de vous peindre, sous des couleurs favorables la détresse de l'état ; et s'abreuvant à longs traits du sang des malheureux, le trésor n'étoit ouvert qu'à leur cupidité.

Le noble indigent sans secours, le cultivateur accablé d'impôts, & le malheureux peuple se nourrissant de ses sueurs & de ses larmes ; trop heureux de trouver la mort, il la cherchoit par-tout

Le cri de l'humanité s'est fait entendre dans tout le royaume, la justice divine s'est

réveillée, une indignation générale s'est élevée contre tant de cruautés & de vexations, les hommes ont reconnu leurs droits, & la révolution s'est opérée.

Madame, plus éclairée à cette époque, vous auriez dû reconnoître l'ouvrage des perfides qui vous entouroient ; mais ces traîtres, ces tyrans qui voyoient toutes leurs espérances renversées ont eu grand soin de vous persuader encore que le trône étoit ébranlé, & que l'avilissement alloit succéder à l'élévation qui convient au Roi des François : sans doute, Madame, cette élévation a pu disparoître quelques instans ; & si la dignité royale a été ravalée, c'est le fruit encore des complots destructifs.

Il n'est plus possible, Madame, de régner sur des hommes éclairés, qui ont secoué le joug des tyrannies perpétuelles, qu'en se rapprochant de l'humanité & de la justice ; qui peut mieux que vous, Madame, convaincre le Roi de cette vérité, la nature vous a favorisé de ses plus beaux dons ; votre esprit n'est point médiocre, il embrasse grandement la cause publique, mais vous la prenez sous le sens qui vous est le moins favorable ; à l'âge le plus tendre vous avez développé une philosophie précoce : rappelez-vous, Madame, ce temps où entourée de vos vieilles duchesses, une étiquette tyrannique vous accompagnoit partout, vous la fîtes bientôt disparoître ; vous avez la première produit la révolution des antiques usages, que n'avez-vous pu de même alors régénérer la Cour ; enfin nous vous devons, Madame, ce penchant vers la liberté, & vos efforts aujourd'hui ne tendent, *dit-on*, qu'à nous la faire perdre. Ah, Madame ! quelle époque favorable pour vous laver de cette

inculpation, quelle époque plus heureuse pour vous régénérer dans le coeur de tous les François !

Si l'usage n'est pas commun qu'une Reine s'adresse directement à son peuple, l'effet en sera plus grand & plus mémorable ; il faut que vous rendiez vous-même un manifeste, vous nous devez cette démarche, vous la devez à vous-même ; & tout l'univers ne pourra que vous admirer : sans doute, je ne crois plus que vous soyez encore ennemie de la nouvelle Constitution ; la majesté, la sagesse, la générosité des Représentans d'une Nation libre, ont dû vous convaincre, Madame, que le Roi n'avoit pas besoin du secours de l'étranger pour remonter sur son trône ; assise à ses côtés, refléchissez sur l'avenir qui vous attend ; il n'appartient qu'à vous de devenir la première Souveraine du monde, ou de vous voir placée au rang des Brunehaut, des Frédégonde, des Médicis, & d'être, en un mot, je ne le cèle point, l'exécration des peuples.

Non, Madame, vous ne le serez point, le peuple à son tour est égaré sur votre compte, il prend le change sur vos véritables principes ; il faut le désabuser ; il faut lui prouver que ses hostilités multipliées vous ont fait craindre le renversement total de la patrie ; que le vice de l'ancien gouvernement, comme celui du nouveau, ont pu vous faire désirer l'ordre & le bien de tous ; enfin, Madame, je n'ai pas besoin de vous enseigner ce que votre cœur sent, ce que votre esprit développera mieux que le mien, personne ne peut vous refuser des vertus que les méchans ne sentirent jamais. Mère tendre comme celle qui vit le plus près

de la nature, mère essentielle à-la-fois, pourriez-vous voir indifféremment la plus grande des Nations occupée à choisir à votre fils un instituteur digne de l'héritier présomptif qui doit un jour régner sur des hommes libres? ce fils un jour, arrosant vos mains de larmes d'allégresse, bénira le sein qui l'a porté, & la nation qui l'a élevé! Ah, Madame! préparez dans sa jeunesse la récompense de votre automne; en travaillant dans ce moment au bonheur des François, vous assurez le sien, & vous affermissez son trône.

Hâtez-vous sur-tout de repousser les prétentions de votre frère: engagez le Roi par tout l'ascendant que vous avez sur son esprit, de rappeler auprès de lui toute sa famille, & tous les fugitifs en France; si l'étranger fait une démarche téméraire, vous perdez la monarchie françoise, & peut-être votre frère, son empire, & peut-être . . . . . . . Non, je dois m'arrêter.

Tout m'assure, Madame, qu'éloignée de tout conseil pernicieux, seule, recueillie avec vous-même, vous sentez dans votre cœur tout ce qui se passe dans le mien, tout ce que peut éprouver un individu sans reproches: je sais que je n'ai point l'art d'embellir mon style des fleurs de rhétorique: si parfois il se trouve de l'énergie dans quelques passages de mes écrits, c'est suivant la fécondité ou la stérilité de la matière que je traite.

Je vous présente, Madame, mes idées, mes observations sans recherches, dépouillées d'un flagornage toujours nuisible aux Souverains, & avec toute la simplicité de ma parure. Que les Aristocrates me blâment, s'indignent de mon noble courage; mon seul but, Madame,

est de vous éclairer, & je crois en avoir pris le chemin, en vous parlant pour vos propres intérêts au nom de la patrie.

Jadis les Auteurs vous présentoient avec pompe leurs ouvrages, recevez cette brochure des mains d'une femme qui n'a d'autre talent que celui de parler avec franchise.

Je suis, MADAME, avec le plus profond respect,

la plus ardente patriote Royaliste,
à la vie & à la mort.

DE GOUGES.

---

# ADRESSE

## AU PRINCE DE CONDÉ.

Superbe Condé, j'ai le noble courage de te faire part de mes inquiétudes sur l'état actuel des choses ; tu connois mes principes, mon caractère, mes opinions, daigneras-tu me répondre en grand homme ?

Je ne veux point te faire d'éloge, je ne veux point te flatter, je ne veux point employer la voix du flagornage, je ne veux point t'insulter, je t'admire & je te blâme.

On ne peut se dissimuler que la nature t'a fait un caractère, mais tu le pousses jusqu'à l'entêtement ; on ne peut te refuser de la bravoure, le courage est héréditaire dans ta maison, mais garde-toi de porter ce courage contre ta patrie ; ce ne seroit plus que cranerie, imprudence & fureur ; qu'entreprendrois-tu dans ce moment ? d'achever la ruine totale de ton pays ; n'est-il pas assez obéré, énervé ? tu veux absolument y mettre le comble.

Le projet de la contre-révolution flatte encore tes espérances, tu n'as pas besoin d'y mettre ni le fer ni le feu, elle se produira d'elle-même, non pas comme tu l'entends, elle seroit destructive, & tu perdrois à jamais l'estime de la postérité, & tes propes intérêts. Crois-moi, un noble désintéressement te ser-

virois mieux que toutes tes entreprises, je te parle en homme ; tu me considéreras peut-être en femme, & sans doute en femme foible, séduite, enthousiaste de révolution & de la nouvelle constitution ; mais avant que de me faire injure, sois assuré que j'en connois les vices & les vertus, & je vois avec douleur que la France a fait son règne : elle avoit besoin, sans doute, d'être régénérée ; mais pour lui donner un nouvel éclat, une plus forte consistance, il ne s'agissoit, pour parvenir à cette perfection, que de stipuler les vrais intérêts de la Patrie, & non point les intérêts particuliers.

Mais je ne veux point voir le vice du nouveau Gouvernement, je ne veux qu'examiner les moyens de l'améliorer & de les trouver, s'il en est temps encore.

Plus j'examine la foiblesse de l'État, l'anéantissement total des finances, & le bouleversement général de toutes les têtes, moins je trouve de remède aux maux anciens, actuels & à venir. Je considère la Patrie comme un char attelé de jeunes chevaux fougueux, emportés, sur lesquels chacun lance son coup de fouet, & devient ce que tu pourras.

Le précipice s'entrouvre, & le char s'engloutit avec nos espérances : voilà ta position, Condé, ainsi que la nôtre ; cependant il est un moyen encore de nous sauver, ce moyen est la réunion de tous ; reviens en France, reviens dans tes foyers ; à ton exemple, tous les fugitifs voleront vers la patrie, tu n'es pas indifférent à la gloire, un brave soldat en fut toujours jaloux ; la cause en est si belle : ah ! combien tu ajouterois au nom que tu portes! tu connois les François, ils te recevroient, j'en suis garant, avec transport & enthou-

siasme ; ils n'aiment point les lâches, tu le sais, ils t'adoreroient, ton nom voleroit de bouche en bouche ; oubliant ta fuite, peut-être nécessaire alors, un grand homme ne craint point la mort, mais il doit redouter une fin ignominieuse, tu n'as rien à craindre actuellement, & quelle est donc ton ambition ? crains-tu de n'être pas assez riche, assez puissant ? ta carrière est déja avancée ; pour tes enfans, tu leur laisseras encore un grand nom & des biens assez considérables; voudrois-tu rétablir toutes les prérogatives de la noblesse ? elles étoient abusives, vexatoires ; vaine fumée qui passe avec nos jours ! est-ce le bien du clergé que tu voudrois rendre ? il est déja mangé & digéré, qui, diable, veux-tu qui le rende ? Dieu soi-disant l'avoit donné, l'enfer l'a repris ; un peu de philosophie, je t'en conjure. Pour moi qui ai tout sacrifié pour ma patrie, mes beaux jours qui, peut-être dans mon printemps, auroient été encore brillans, mes veilles, ma pauvre fortune, l'avancement de mon fils, il ne me reste que le regret d'avoir prêché aux déserts, & j'ai cependant dit de grandes vérités, je ne saurois mieux faire ; & voyant mes efforts impuissans, je vais désormais m'en tenir à la morale de l'âne de la Fontaine.

Et vous, favoris de la fortune, & vous, gens parvenus, & tout ce que peut réunir une ambition démesurée, & toujours nuisible aux intérêts de cette Patrie que vous prétendez défendre ou relever, vous n'êtes que ses plus grands ennemis ! tu n'es pas le seul coupable, Condé, il y en a en dedans & en dehors, lave ta démarche par ton retour, viens te confondre dans la classe générale des citoyens, & sois persuadé que l'on distinguera bientôt

que l'honneur & les vertus sont les vrais titres des hommes, que les dignités, les rangs, les places n'appartiennent qu'au vrai mérite ! insensiblement tu verras expulser cette horde confuse que les cabales des clubs, des districts, des promenades publiques, ont placé dans tous les partis, une quantité d'individus qui n'entendent rien au vrai devoir de la chose, infatués de leur élévation, impertinens à l'excès, partiaux, aveugles sur ce qu'ils ont été, & plus ridicule qu'un valet de chambre d'un ancien Ministre : voilà ce qui compose à-peu-près l'administration publique ; nos Législateurs ont eu la foiblesse ou le noble désintéressement de s'interdire la nomination des emplois, des places ; mais encore quelques années, encore une seconde législature, tu verras que tout se reconnoîtra, tout se rectifiera, tout reprendra un nouvel ordre ; l'ouvrage seroit parfait, s'il n'y avoit ni tache ni brigandage : en un mot, il faut embrasser le voeu général. On aime la constitution ; chercher à la détruire, c'est tenter l'impossible ; y réussir, c'est faire un cimetière de toute la France, c'est ôter à-la-fois le moyen de reconnoître le vice, & de remédier au mal qui se propage tous les jours ; une guerre intestine, une guerre au dehors n'est pas le remède qui nous convient, quoiqu'en disent les enragés des deux ou trois partis dont il faut purger la France ; la saignée est peut-être nécessaire, j'en conviens moi-même, & si elle n'étoit appliquée que sur les fiévreux, les brigands, les énergumènes, je dirois : saignez donc ce pauvre royaume ; mais, hélas ! que de nobles victimes, toute notre jeunesse sans expérience des armes, mise en pièce, si l'affreux émigrant

l'emporte à la tête de l'étranger, si le rusé Bouillé est exaucé. Ah ! que ne peux-tu voir, Condé, le camp de la plaine de Grenèlle ; tu y verrois le père, le fils, le mari, la femme, les enfans à la lisière, les cris d'allégresse des uns, les cris du désespoir des mères se confondent ensemble ! On chante, on danse, on pleure ; un jeune homme de quinze ans se croit déja un César ; *péaire*, à peine peut-il porter son fusil ! l'enthousiaste est parfait, le vertige est général, tous croient voler au combat, tous vont à la boucherie; si le noble emploi de boucher caresse encore ton ambition, déploie ton étendard, il te servira dans la tuerie ; mais ne compte pas sur cette conquête ; n'y compte pas; tu te fatigueras de sang, il est inépuisable ; & si ce tableau ne te rends pas à toi-même, redoute les troupes de ligne. Que sert-il de t'abuser, tu le sais, jamais la révolution ne se seroit opérée, si le soldat fût resté attaché aux intérêts du despotisme ! ton grand espoir, dit-on, est de détruire l'armée des citoyens, armés indistinctement pour la défense de leur Patrie ; tu comptes beaucoup sur leur inexpérience : certes, cet espoir est grand, généreux, il n'est pas digne de toi, il n'est pas fait pour un brave homme, sois-le donc en te montrant dans cette occasion un véritable françois, généreux, sensible, & tous les coeurs reviendront vers toi. Adieu, c'en est assez, je te laisse le temps d'y réfléchir ; je voudrois faire plus, je voudrois qu'il me fût permis de réparer la fausse démarche de M. Duveyrier, envoyé auprès de toi de la part du Roi des François, & que tu as reçu comme s'il venoit de la part du roi de carreau; je te ramenerois, je te l'assure, ainsi que tout

tes compagnons de voyage & de fortune, quelle que soit ta fierté & ta superbe audace : Hercule fila devant Omphale, & la tâche que j'aurois à t'imposer seroit bien plus noble, plus mâle, plus digne d'un héros, d'un conquérant; enfin, après avoir employé toutes les ressources de ton sèxe, j'employerois celle du mien. Voilà du patriotisme tout pur, ou je ne m'y connois pas. Qu'on fasse de moi un chevalier Déon, je ne craindrois pas l'ennemi, je t'en réponds; je périrois dans mon ambassade ou je reviendrois vainqueur. Une fanatique, une Jeanne d'Arcq eut le talent de séduire le camp & la cour par ces folles prédictions; & moi, je ne séduirois pas des hommes éclairés, qui trouveroient dans le fond de leur conscience la preuve convaincante de mon raisonnement. Adieu, encore une fois, superbe Condé, je ne désespère pas de me voir mandée auprès de toi, tout est possible dans cette pénible position, & l'on pourroit plus mal choisir. Cette ambassade pourroit exciter la critique & l'épigramme chez les françois; mais il est plus beau d'être séduit que d'être vaincu à la tête d'un parti, ou d'être vainqueur sur les ruines de sa Patrie.

---

# OBSERVATION

## *A M. DUVEYRIER.*

SUBLIME avocat, ambaſſadeur timide, chargé des ordres du Roi des François, il faut bien que je vous parle auſſi, & que je cherche à démêler votre incroyable démarche : le myſtère de la Sainte Trinité eſt plus déchiffrable que le réſultat de votre ambaſſade; je commence par vous aſſurer, mon cher Monſieur Duveyrier, que, quel que ſoit le but de ma plaiſanterie ſur votre deſſein, mon but n'eſt pas d'attaquer votre mérite perſonnel, je ſais l'apprécier, mais je n'épargne perſonne, pas même mes amis, lorſqu'il s'agit de fronder un ridicule & de prendre les intérêts de la Patrie. D'après cette profeſſion de foi, convenez du moins que s'il n'y avoit pas quelques têtes férocement & illégalement abattues, & une détreſſe générale, notre révolution ſeroit trop plaiſante : elle a produit des folies auſſi neuves qu'originales, des métamorphoſes auſſi ridicules que biſarres : j'en ferai un volume, j'eſpère. Mais revenons à votre ambaſſade : chacun ſe demande, où a-t-il été? de quoi étoit-il chargé? Qu'a-t-il fait? D'où vient-il? vous ſavez tout cela. Je réponds, bonnes gens : le Roi des François lui donna un gros paquet, & lui dit ces paroles ſacrées : Allez vous-en porter de ma part, ce paquet à mon couſin le têtu, vous verrez auſſi mon petit frère, qui s'amuſe chez l'étranger, où il y mange beaucoup d'argent de France, quand nous mourons de faim. Vous leur direz, que je les attends avec impatience, mon paquet

dira le reſte. M. Duveyrier part comme un trait d'arbalête, arrive chez le prince de Condé, qui le reçoit d'abord poliment & lui propoſe une partie de campagne; notre ambaſſadeur, toujours preſſé & preſſant, le ſuit : il arrive à Coblentz; là, il jugea à propos de faire une ſtation. M. de Condé, M. d'Artois ſe réjoignent, & l'ambaſſadeur n'entend plus parler des deux myſtérieux fugitifs, attend paiſiblement les ordres du gouvernement impérial : l'ambaſſadeur garde à ſon tour le myſtère, & ne dit mot ſur ſa miſſion : on le trouve équivoque dans ſes réponſes, & on le prie de ſe mettre modeſtement dans une voiture; il arrive à Luxembourg ; & ſans ſavoir pourquoi ni comment, on le retient vingt-un jours priſonnier ; dans cette pénible ſituation, la voix de la nature ſe fait entendre dans ſon cœur, pour écrire à ſon cher papa, à ſa chère maman & à toute ſa famille, il gémit ſérieuſement ſur ſon ſort; le gouvernement impérial s'attendrit & on relâche notre ambaſſadeur: on le conduit nuitamment par des chemins où il n'a pas trouvé de pierre; heureuſe ſituation pour dormir à ſon aiſe ! A ſon réveil il nous eſt rendu au momenr qu'on ne l'attendoit plus; le miniſtre de la juſtice l'annonce pompeuſement à l'aſſemblée nationale; M. Duveyrier paroît, & les applaudiſſemens ébranlent la ſalle ; il prend la parole, & nous inſtruit, bonnes gens, de ſon voyage, comme s'il arrivoit de Pontoiſe, avec la même modeſtie & ſimplicité, on applaudit encore, & qu'a-t-on applaudi? on n'en ſait rien. Vous rirez au moins avec moi, Monſieur Duveyrier, de tout ceci ; votre eſprit eſt au-deſſus de l'épigramme, de la plaiſanterie, mais vous n'avez pas moins donné, ainſi que tous, dans le panneau; ce n'étoit pas non plus votre place, vous êtes fait pour en remplir une plus pénible : celle-là me convenoit

parfaitement, & actuellement que vous avez l'oreille du cabinet, vous devriez entreprendre de rendre à mon ſexe, dans cette révolution, tout ce qu'il a fait pour le vôtre ſous l'ancien régime; vous le ſavez, c'étoit lui qui nommoit aux ambaſſades, aux gouvernemens, aux commandemens, aux évêchés: moi ſeule je me ſuis gendarmé contre ce pouvoir illimité, qui faiſoit notre honte & la vôtre. Seroit-il donc ſi ridicule que je réparaſſe loyalement tous les torts de mon ſexe? Je vous dis ceci ſérieuſement; vous allez croire, peut-être, que je m'amuſe ſur l'extravagance des deux ſexes, il en eſt quelque choſe; mais je ſuis encore plus fatiguée de raiſonner; vous conviendrez que dans un temps où tout le monde bat la campagne avec éloquence: cependant, certes, on eſt bien fort actuellement ſur le choix de la phraſe & ſur la richeſſe de l'expreſſion, que ſerviroit de raiſonner à fond la logique, la politique & la philoſophie; je me rends à la bonhommie de Louis XVI à ſon Valét-de-chambre, rentrant dans ſon appartement; me voilà, lui dit-il, tout le monde fait ſes farces, je viens de faire les miennes auſſi; il faut convenir cependant que j'ai fait un f.... voyage; je n'en ſuis pas fâché, cela m'a inſtruit de ce que je ne ſavois pas; ce raiſonnement naturel vaut bien des expreſſions guindées & amphibologiques; de même que le Roi, j'ai fait auſſi mes farces, & vous avez fait les vôtres auſſi, Monſieur Duveyrier, & celle de l'Ami commun, vous m'entendez... Ah! ah! ah!.... mon dieu, mon dieu! on ne tient plus à cela, elles ſont biſarres & ſi comiques, le pauvre cher homme, en changeant d'état, a changé de phyſionomie; vous vous en rappellez encore, ſouriant toujours, ſimple & modeſte avec tout le monde; examinez-le de près actuellement, vous ne le reconnoîtrez plus, quels

que ſoient les efforts qu'il emploie pour ſe contenir ; mais je m'arrête, ce n'eſt pas encore le temps de pourſuivre des ridicules qui ſont plutôt les effets du vice des dignités que de l'homme, mais je lui ferai moins de grace qu'à tout autre, s'il manque par les principes d'honneur ; je le ſoupçonne de m'avoir adreſſé un avis en vers; il en faiſoit, dit-on, jadis d'aſſez jolis; ceux que j'ai reçus font le mérite de ſa mémoire; car il me ſemble que ces vers ſont de la connoiſſance de tout le monde ; pluſieurs connoiſſeurs m'ont dit la même choſe ; aucun n'a pu me nommer le véritable auteur ; je les livre à l'impreſſion, perſuadée que le véritable père ſe fera connoître ; ou ſi du moins il eſt mort, le ſang qui parle toujours, fera retrouver quelques parens de cette auguſte famille. Avant que de recevoir cette ſatyre, j'avois reçu deux éloges envers & contre tous, qui, loin de guérir mes ſouffrances, avoient augmenté ma fièvre & mon grand mal de tête, un mal d'yeux épouvantable : on ſe préparoit à me mettre les ſangſues, & j'étois étendue ſur mon lit, ſans force, ſans courage, & déſeſpérant d'écrire encore en faveur de ma Patrie ; on m'apporte ce paquet, on me lit ces vers, & me voilà à rire pour le coup, comme une folle, de la juſteſſe de l'auteur, ou de ſon application ; je me lève, j'arrache mon bandeau de deſſus mes yeux, ma fièvre diſparoît, mon mal de tête s'évanouit, & je dicte mes fameuſes adreſſes : voilà comme je me corrige ; je ſuis têtue auſſi à mon tour, on a beau me repréſenter qu'on ne répond pas à de ſemblables plattitudes; & laiſſez-moi, je m'écrie ; Voltaire répondoit bien à des choſes plus plattes ; il y a quelques vérités dans ces vers, quelqu'application dans cette citation que je mérite ; j'en veux faire l'énumération & les rendre publiques ; je n'en ferai pas de même des fades éloges qu'on m'adreſſe ; ſans doute j'ai

fait quelque chose de méritoire, puisque j'ai excité l'envie & la critique. Mais voyons les vers de notre homme qui cherche à me décourager. Le malin, c'est pour lui qu'il agit; quelle force d'esprit & de prévoyance! il ose m'attaquer; certes quel homme! *stupete gentes!*

*Vers adressés à une soi-disant Savante.*

Folle de tout, & sur-tout de l'Amour,
A raisonner opéra, politique,
Danse, tableau, sculpture, vers, musique,
La sotte Églé consume chaque jour;
Improuve ou loue au gré d'un vain caprice,
Prône un Acteur & décrie une Actrice,
Et veut sans goût trancher du connoisseur.
Sachez, Eglé, quelle est la différence
De ce talent au rôle d'amateur;
Savant profond, le premier sent & pense,
L'autre est son singe, un léger raisonneur;
Aimez les Arts, qu'ils soient de votre vie
L'amusement & les plus doux plaisirs;
D'être savante, abhorrez la manie,
Le Ciel vous fit pour n'être que jolie.

Voyons actuellement l'analyse de ces vers:
Charmant auteur ou pitoyable plagiaire, mets du moins de la vraisemblance dans tes satyres, & personne ne les recevra avec plus de reconnoissance que moi;

*A une soi-disant savante.*

est un titre bien trouvé; ignores-tu à ton tour, que jamais femme, homme, beaux esprits, n'eurent moins de prétention que moi, & de pédantisme, sottise inséparable, en général, de la science. Tu ne répetes dans tes vers que ce que j'ai dit cent fois dans mes écrits; on ne m'a rien appris, je ne sais rien: je fais trophée de mon ignorance; le cachet du génie naturel est dans toutes mes productions; je te le répéte, misérable plagiaire: je n'ai rien appris, & je sais plus que toi; je sais me rendre

justice, je sais me rendre utile, les preuves en font foi.

*Folle de tout*, celui-là est assez juste, & *sur-tout de l'amour*; oùdiable as-tu trouvé celui-là? Hélas! dans quel temps que tu me prennes, ce petit fripon a pu me séduire quelquefois; mais il ne m'a jamais tourné la tête; & l'ai si bien traité, que je ne crois pas qu'il s'avise de me séduire encore : ceci prête à la plaisanterie. A ton aise, esprit françois, *A raisonner opéra, politique, danse, tableau, sculpture, vers, musique*. Soustraits ta politique, réponds, qui te dira que j'ai raisonné sur le reste; *la sotte Eglé consume chaque jour*, celui-ci est positif, j'épuise ma santé peut-être infructueusement pour ma patrie : sotte & bête comme une autre par fois, *improuve ou loue, au gré d'un vain caprice*; mon mémoire contre la comédie françoise, répond pour moi, à cette fausseté: *veut, sans goût, traiter du connoisseur*, celui-là pourroit encore être vrai, celui-ci regarde le public : c'est à lui à qui j'en appelle. J'aurois à tous à répondre, l'éloge du dernier, mérite seulement mon observation.

» D'être savante abhorrez la manie ;
» Le Ciel vous fit pour n'être que jolie.

*Par un homme qui vous considère.*

C'est bien la tournure de l'homme que nous connoissons, M. Duveyrier. Le ciel ne vous a fait que pour être jolie; l'imposteur ! le miroir est plus vrai que lui; je crois au contraire que le ciel m'a fait une manie permanente, & non pas une beauté. Ce mélange de vrai & de faux ne devoit pas exciter ma réponse, il est vrai; & l'auteur, tel qu'il soit, ne devoit pas s'attendre de voir tout aussitôt imprimée que conçue, sa poésie ou son application, si ce n'est pas notre cher homme que j'ai cru reconnoître, *par uu homme qui vous*

248



*considère*, ma bévue eſt terrible, & ma cranerie épouvantable; ſi c'eſt un ariſtocrate, il rira de bon cœur de me voir ſoupçonner un bon patrtote (quoiqu'un peu ridicule) de cette diatribe. Je ſoupçonne auſſi une maiſon entière, où le crime & le vice ſe réuniſſent enſemble, où tout eſt ariſtocrate juſqu'au vieux chien, gens ſans aveu, ſans conſiſtance quelconque, ne vivant que d'eſcroquerie & du commerce le plus infâme, ſe croyant un privilège excluſif de couvrir d'opprobre & de médiſance tout le monde; tandis que leur exiſtence n'eſt qu'un tiſſu de forfaits & d'ignominie; enfin, quels qu'en ſoient les auteurs, ils prendront pour leur récompenſe, le paſſage qui les déſigne. Quant à notre brave homme, ce que je dis de lui n'eſt pas bien meurtrier; qu'il ne me force pas d'en dire davantage, & qu'il ſe rappelle ce pronoſtic de ma part: quand je ceſſerai de vous eſtimer, vous ne ſerez pas loin de perdre l'eſtime publique. J'étois bien loin de penſer alors que j'imprimerois un jour cette obſervation; à quelques ridicules près, il a encore mon eſtime. Pour vous, Monſieur, prenez de bonne grace ma critique; car, ſi vous la prenez mal, ce feroit tant pis pour vous: vous avez trop d'eſprit, trop d'amabilité pour ne pas en ſaiſir le but louable. J'ai voulu traiter gaiement tout ce qui mérite de l'être: cette manière ne peut rien ôter à votre mérite; nous ne ſommes plus en France, mais bien dans l'île des fous; tâchons de reconnoître, s'il eſt poſſible, le remède, peut-être pourrons-nous détruire cette maladie contagieuſe, & parer au coup dont nous ſommes menacés, vous ferez époque dans l'hiſtoire; je veux auſſi.... y trouver un petit coin.

Le lecteur m'accordera quelque indulgence lorſqu'il ſaura que j'ai écrit cet opuſcule dans les accès d'une fièvre violente.